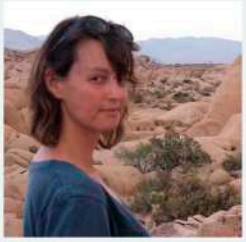

crédit : Pedro de Llano

Par Estelle Nabeyrat,
correspondante à Lisbonne

Au Portugal, une scène artistique en quête de restructuration

Aux prémisses de sa dixième année d'existence, la Kunsthalle Lissabon vient d'annoncer son retrait temporaire de la scène artistique : « *Nous avons décidé de célébrer en disparaissant tout simplement du paysage culturel. Le Lisbonne autrefois favorable à notre apparition a très peu en commun avec le Lisbonne gentrifié et touristique de 2019* ». Fondé en 2009 par João Mourão et Luís Silva dans un contexte de crise économique généralisée, cet espace indépendant emprunte ironiquement son nom à un modèle structurellement solide. Dans un milieu artistique des plus endogènes et grâce à une programmation prospective, la Kunsthalle s'est imposée sur la scène portugaise en contribuant habilement à son intégration dans un écosystème élargi. Son indépendance relative lui a permis de prendre le contre-pied d'un contexte institutionnel longtemps concentré sur quelques grandes figures de l'art. Il n'est donc pas anodin que la Kunsthalle vienne à se clore sur l'exposition d'une artiste femme étrangère, mieux connue en France : Caroline Mesquita (lauréate du prix de la Fondation d'entreprise Ricard 2017, *ndlr*). « *Quelles conséquences cela a-t-il de dire aux hommes qu'ils sont meilleurs que les femmes ?* » Dans un plaidoyer que Mourão et Silva ont adressé en janvier au journal *Público*, les curateurs s'indignaient qu'un « Top 10 des expositions 2018 » publié dans un journal progressiste ne fasse mention que d'une artiste femme et d'un artiste étranger. Prise en étau entre conservatisme systémique et volonté réformiste – elle-même agitée par un contexte social confronté aux récentes violences raciales et sexistes –, la scène portugaise est au seuil d'une nécessaire crise existentielle.

DR

Photo Bruno Lopes.

À gauche : João Mourão and Luís Silva, fondateurs en 2009 de la Kunsthalle Lissabon.

Ci-contre : Caroline Mesquita, ***Astray,*** 2018-2019, installation à la Kunsthalle Lissabon, Lisbonne.

Polémique au cœur des institutions

La plus importante institution d'art contemporain du pays a été le théâtre de ce même antagonisme. En septembre dernier, le directeur João Ribas annonçait sa démission soudaine de la Fondation Serralves à Porto. Nommé huit mois auparavant, après avoir été directeur-adjoint pendant quatre ans, Ribas a quitté son poste suite à un conflit de gouvernance l'opposant à la présidence de la fondation. D'après lui, la présidente Ana Pinho aurait censuré des photographies de l'exposition consacrée à l'Américain Robert Mapplethorpe. L'affaire a alors été débattue en commission parlementaire sans pour autant mettre au clair les accusations – du reste démenties par chacune des parties. Alors qu'au niveau international, le réseau artistique se mobilise pour dénoncer l'acte de censure, le conseil d'administration, lui, dément toute action d'ingérence. Le 27 février, après que le CA a approché plusieurs noms, c'est le Français Philippe Vergne, ancien directeur du MOCA de Los Angeles, qui a été /...

annoncé comme futur directeur. Dès avril prochain, il aura la tâche de remettre sur pied une programmation actuellement critiquée pour ses conflits d'intérêt avec les acteur privés qui soutiennent majoritairement la fondation.

En septembre dernier, c'est la Fondation EDP, qui a ouvert le MAAT (Museu de Arte, Arquitetura e Tecnologia) en 2016 à Lisbonne, qui annonçait le prochain départ de Pedro Gadanho, son premier directeur. Sans explication sur ce non-renouvellement de contrat, ce départ s'ajoute à une importante liste de directeurs et curateurs expérimentés revenus à une carrière indépendante (Isabel Carlos, Pedro Lapa, Miguel Wandschneider...), en plus de celles et ceux qui ne l'ont jamais quittée. S'il ne s'agit pas d'une exception portugaise, la situation témoigne cependant d'un défaut dans la continuité institutionnelle du pays. Les établissements publics peinent à se distinguer dans un paysage où les fondations privées assurent plus facilement les conditions matérielles qui leur sont nécessaires.

Face au déséquilibre patent, les enjeux d'actualité portés par la critique féministe et post-coloniale sont plus facilement relayés par des structures indépendantes, parmi lesquelles Hangar (actuellement visible à la fondation Kadist à Paris), et ce bien avant que des artistes afro-descendantes comme Grada Kilomba ne parviennent à exposer au MAAT. De Uma Certa Falta de Coerência (Porto) au ZDB (Lisbonne), le réseau artistique indépendant se différencie à la fois par ses modes d'expérimentations et par sa façon de produire du contenu. Un contexte vif qui nécessite d'être porté par des relais intermédiaires dont les centres d'art municipaux (EGEAC-Lisbonne, qui vient de nommer le curateur allemand Tobi Maier à sa direction, et le programme Pláka) semblent vouloir maintenant assurer le rôle, conscients que leur scène locale a besoin d'une attention qui dépasse le périmètre de leur ville.

Photo Bruno Lopes/EDP Foundation.

Vue de l'exposition « Grada Kilomba. Secrets to Tell », 2017, MAAT, Lisbonne.

Estelle Nabeyrat.

EGEAC, Lisbonne.